

LA MIGRATION CLANDESTINE DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINNE FRANCOPHONE, QUELLES SOLUTIONS ?

Mbaye DIOP

Université Gaston Berger, Sénégal

mbayediopoete@gmail.com

Résumé. La migration n'est pas un phénomène contrôlable. Il est inhérent aux changements que subit le monde. Mobiliser l'essentiel des ressources attribuées à la lutte contre les effets est vain. Si les portes officielles se ferment, les migrants trouvent d'autres moyens, même irréguliers, pour parvenir à leurs objectifs : réussir leur vie et se mettre en sécurité économique, politique, sociale. La difficulté et la dangerosité n'ont pas d'impact sur la décision de migrer. Se pose alors la question de l'utilisation des fonds publics. Faut-il investir dans quelque chose vouée à l'échec ? Les puissances publiques n'auraient-elles pas intérêt à investir dans cette richesse par l'intégration plutôt que de la refouler ? Cet intérêt n'est-il pas d'ordre démographique, économique, culturel et social ? Le durcissement des conditions d'entrée et de séjour favorise la clandestinité. Mais est-ce là le véritable projet migratoire ? Si la libre circulation est facteur de richesse, pourquoi ne pas réfléchir à la possibilité d'aller et venir librement pour cette catégorie de migrant ?

Mots-clés : bercail, clandestinité, Nord, immigration, retour, séjour, Sud, voyage.

Abstract. Migrations are not a phenomenon that can be controlled. It is inherent to the transformations the world is undergoing. Mobilizing the essential of resources allotted to the fight against the effect of migration will be vain and even stupid. If legal ways are inaccessible for them, migrants will find other ways, though illegal, to reach their objective which is to earn their lives and be economically, politically and socially safe. Hardship and hazardous conditions have no impact on their decision to migrate, let alone lawful and administrative dissuasions. From that, comes the question of how public funds should be used. Is it interesting to fund something that it is bound to fail? Wouldn't political leaders do better if they invested in favor of wealth by intergration instead of repressing it? Isn't that an economic, political and social advantage? Hardening access and stay conditions favour illegality. Is that the real aim of migration project? If free movement of people begets wealth, then why not think over possibilities to make it easier for this type of migrants.

Key words: Home, Illegality, North, immigration, Return, stay, South, travel.

Introduction

La problématique de la migration des hommes a toujours existé en Afrique et partout dans le monde. De tout temps, l'humain a senti le besoin

de migrer vers des ailleurs plus propices. C'est pourquoi Ban Ki-Moon (Secrétaire Général de l'ONU de 2006 à 2017) avait estimé que la migration est l'expression de l'aspiration humaine à la dignité, la sécurité et un futur meilleur. Le problème de la migration n'a cessé de s'aggraver et se complexifier au point de constituer une des questions prioritaires sur le plan continental et international, et même de retenir l'attention des gouvernements, quel que soit leur engagement ou leur intérêt pour la gestion des processus migratoires. Le cas le plus impressionnant et le plus tragique est celui des Africains qui risquent leur vie, à Ceuta et Malilla¹, aujourd'hui en empruntant de misérables barques vers les Îles Canaries. Ceux qui ont réussi à passer et qui se trouvent enfin en Europe ont une grande volonté d'intégration et même d'assimilation. Ils voudraient, à toute force, trouver leur place dans la société. Mais, le candidat au voyage, en Europe, se trouve dans une impasse. Vivant dans de misérables conditions en terre étrangère, il ne veut pas retourner dans son pays natal. Nous constatons que, depuis 1990, de nombreux romans ont été publiés sur la question de l'émigration africaine. Les personnages sont généralement de jeunes filles ou garçons qui ont fait l'expérience de l'exil. Ils s'inscrivent à contre-courant des épigones de la Négritude qui avaient une vision optimiste dont l'avenir était prometteur après l'émancipation du joug colonial. Pour les écrivains de la première génération, la thématique de l'émigration vers l'Europe est traitée avec optimisme car la France, et particulièrement Paris, symbolisait la modernité, les institutions et le progrès aux yeux des colonisés.

Dans cette première littérature de voyage comme *Mirages de Paris* d'Ousmane Socé Diop ou *Kocoumbo, l'étudiant noir* d'Aké Loba, le personnage migrant vers l'Europe, et notamment vers la France, est généralement un étudiant. À la veille des indépendances, les Africains aspirent à l'émancipation et au progrès. La littérature de l'émigration met en scène un personnage africain issu de la brousse pour qui, après l'école à la ville, le voyage vers l'Europe constitue l'ultime étape de son évolution sociale, culturelle et psychologique. Après le personnage de l'étudiant, c'est le tour d'une autre forme d'émigration. En effet, chaque jour, à travers les médias nationaux et internationaux, l'on parle de migration clandestine des Africains vers «l'Eldorado européen » et ceci a pris de considérables proportions à l'heure actuelle, car les pays du Sud et le continent africain sont plus que jamais marginalisés. Avec des infrastructures économiques très peu développées et une croissance économique au ralenti, l'Afrique est, dans la mondialisation actuelle des biens et des services, exclue sur la scène internationale de sorte que les pays du Nord sont plus que jamais un refuge pour une population en mal de vivre sur sa terre natale. Dans le monde unipolaire actuel, l'Occident, par sa puissance économique et financière, a entravé l'équilibre de l'économie internationale. L'on ne peut omettre la marginalisation de l'Afrique, dépendante de l'aide économique de

¹ C'est la traversée des frontières en Espagne, par l'enclave de Ceuta et Malilla où, à chaque moment, de nombreux candidats à l'exil vers l'Europe prennent d'énormes risques au péril de leur vie pour tenter la traversée de la frontière, afin d'atteindre l'espace européen par la terre.

l'Occident. Depuis les indépendances, le continent n'a pas pu sortir sa population de la misère. La gabegie, les biens mal acquis, le chômage croissant dans les villes africaines, les sécheresses endémiques dans les milieux ruraux et la peur du lendemain ont jeté un bon nombre d'Africains dans le désarroi. C'est dans ce cadre précis que s'est inscrit ce présent article. Pour mieux contribuer à la conscientisation des candidats à l'émigration, les auteurs tels qu'Aminata Sow Fall, Fatou Diome, dans leurs œuvres choisies pour notre corpus, dénoncent les difficiles traitements à l'endroit des immigrés, présentés comme des clandestins, dans un espace carcéral. De ce fait, en adoptant de nouvelles positions, elles rompent avec le mythe pour illustrer les dessous de l'immigration. Par une écriture suggestive, les deux romancières démythifient et démystifient le phénomène d'immigration, tout en proposant des modèles de développement économique et social en Afrique. En nous fondant sur une approche comparative, d'abord nous étudierons les raisons socio-économiques, ensuite l'enfer dans la migration, enfin les solutions proposées par les auteurs.

1. Les raisons sociales et économiques

La perception peut varier du côté de ceux qui partent comme de ceux qui restent mais pour moult raisons. Que cela soit le candidat au départ ou les proches parents, tout l'entourage est conscient des obligations, tant sociales qu'économiques. Celles-ci poussent l'émigré à tenter sa chance ou parfaire sa formation professionnelle loin de son milieu originaire. Et, si c'est de manière légale, les risques sont moindres puisque les voyageurs se déplacent grâce à des moyens de transport adéquats et très modernes, susceptibles de leur assurer une pleine sécurité. Dans cette perspective, dans *Douceurs du bercail* d'Aminata Sow Fall, Daba Sangharé, la mère de Yakham est obligée d'arrêter son commerce de couscous à la suite d'un accident où elle sera amputée de ses « quatre doigts de sa main droite » (Aminata Sow Fall, 1998. p.115). Elle est consciente de la situation de crise que vit sa famille et qu'elle essaie de combler difficilement, en tenant un « petit bazar sur une table » (Aminata Sow Fall, 1998. p.121). Avec son mari Gora, ils acceptent volontiers la décision annoncée par leur fils de partir à l'étranger. De tout son amour maternel, elle sacrifie ses biens, son héritage et va jusqu'à s'associer à des « démarcheurs » (Aminata Sow Fall, 1998. p.121) pour faciliter le voyage de son fils. Cette propice réaction au départ s'explique par la détermination, des deux côtés, de vouloir sortir de la misère qui est fortement présente dans leur quartier banlieusard, d'échapper à la corruption et de se soustraire à l'intransigeance de personnes peu crédibles qui n'hésitent pas à arnaquer les plus démunis. C'est le même constat que nous notons dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome. En effet, les parents de Moussa sont, eux aussi, favorables à l'émigration de leur fils d'autant qu'il est leur unique espoir. Il est le seul « enfant mâle, aîné d'une famille nombreuse » (Fatou Diome, 2004. p. 109). Vu sa position, il est nécessairement considéré comme le successeur de son père, la personne idéale qui doit prendre à sa charge les responsabilités familiales. La crise économique, la famine, les maladies

récurren­tes et d’autres fléaux en­core sont des facteurs qui rendent favorables l’opinion des parents sur les décisions de leurs progénitures de s’expatrier pour une aventure. Elles sont aussi perçues de bon œil du fait que l’immigration signifie aujourd’hui, dans l’esprit de l’entourage, promotion, avantages, richesse, pouvoir et réussite sociale. Outre ces considérations sociales, l’entourage peut également participer à faciliter le départ d’un proche pour des raisons économiques. Les gens du village de Niodior supposent que Sankèle s’est exilée en France. Mais avant cela, elle a été aidée dans sa fuite à Dakar par Monsieur Ndétare qui lui permettait d’échapper au joug de son père. De même, Coumba seconde sa petite fille, Salie pour des motifs semblables. Cette dernière note : « Généreuse, elle (sa grand-mère) a tu sa peine pour m’offrir sa confiance et préparer ma première valise lestée de mes treize ans » (Fatou Diome, 2004. p. 260). Le premier voyage de l’héroïne se déroule à Mbour, petite ville du Sénégal, qui est le pays d’origine de l’émigrée. Par conséquent, la grand-mère, persuadée de la difficile situation que vit la jeune fille sur l’île, adhère à sa décision de partir « là-bas, vivre libre et mourir, comme une algue de l’Atlantique » (Fatou Diome, 2004. p.296). Ainsi, le désir d’aller vers un ailleurs comme l’Amérique, l’Europe s’apparente à des légendes. De ce fait, qu’ils proviennent du Maghreb, d’Afrique noire ou d’Asie, les jeunes prennent d’énormes risques pour entrer dans les pays concernés par le phénomène d’immigration. Ces individus, venus de tous horizons, sortent clandestinement de leurs pays d’origine pour aborder, la plupart du temps, les côtes mexicaines, comoriennes ou espagnoles.

D’autres traversent le désert du Sahara, voulant, au risque de leur vie, passer par-dessus les barrières barbelées des frontières marocaines pour rejoindre les enclaves espagnoles de Ceuta et Malilla. Via les médias, les films, les textes sociologiques ou littéraires sur le thème de l’immigration, la communauté internationale se mobilise à la sensibilisation d’aventuriers qui empruntent le désert afin de franchir l’Atlantique. Les différentes politiques rigoureuses adoptées par les pays européens pour un contrôle efficace au niveau des frontières s’expliquent par l’incessante pratique de l’immigration clandestine. Certaines figures emblématiques de la politique française, comme Nicolas Sarkozy, sont connues pour leur position radicale par rapport à la migration des Africains en France et dans les pays européens, de manière générale. Ce dernier, d’ailleurs, prône l’immigration « choisie » ou « concertée », c’est-à-dire il privilégie une classe d’élites au détriment de la masse populaire qui sent, de plus en plus, l’impérieux besoin de s’expatrier pour améliorer leurs conditions de vie. Mais, une telle mesure politique n’accentue-t-elle pas le phénomène de l’immigration clandestine ?

2. L’enfer dans la migration

Personne ne peut empêcher les hommes de circuler librement même s’ils n’ont pas, au préalable, les papiers administratifs requis. Ils emploient tous les intelligents et inimaginables moyens pour découvrir un bonheur. L’immigration a toujours existé. L’immigration clandestine non plus n’est

pas une spécificité des œuvres contemporaines. Dans les romans des années 1930 à 1960, des personnages clandestins, certes inattendus, sont présents. Ils sont mis en scène dans *Mirages de Paris* ou encore dans *Kocoumbo, l'étudiant noir* où le substantif de « clandestin » lui-même « avait raisonné drôlement aux oreilles de Kocoumbo », au point que le jeune voyageur et ses compagnons prennent un instant ce mot comme synonyme d'un bandit dangereux, à moins que ce ne soit un moyen détourné utilisé par le commandant pour "les insulter" du fait de leur "pauvreté" ne leur ayant pas permis de voyager en troisième. L'on passe cependant, dans les œuvres de la nouvelle diaspora, à plusieurs personnages désespérés qui tentent, dans la clandestinité, de gagner l'Europe, répondant à un mot d'ordre que Fatou Diome capte dans son roman *Celles qui attendent*, soit « Barcelone ou Barsakh ! », voulant dire « Barcelone ou la mort ». (Fatou Diome, 2005. p.117) tellement le voyage constitue une obligation, source de bonheur. C'est ce qui rappelle le vœu de retour en Europe formulé par Massala-Massala, le narrateur de *Bleu-Blanc-Rouge*, lorsque l'avion qui le rapatrie en Afrique amorce son atterrissage :

Mentalement je me prépare. Je ne peux écarter l'éventualité de ce retour en France. Je crois que je repartirai. Je ne peux demeurer avec un fiasco dans la conscience. C'est une affaire d'honneur. Oui, je repartirai pour la France.

Mabanckou Alain (1998, p.222)

Pourtant, pour Massala-Massala, son père a dû s'endetter au près du père Moki pour l'envoyer en France. D'autres personnages Yaguine et Fodé, Charlie et Jojo se sont livrés à la corruption de tout un réseau de passeurs pour effectuer leur voyage en Europe avec l'argent qu'ils ont laborieusement acquis. De même, le titre du premier roman de Nathalie Etoké, *Un amour sans papier*, est très illustratif de ce phénomène dont l'ampleur est confirmée par les reportages télévisés sur les dérives d'embarcations de fortune aux larges des côtes italiennes ou espagnoles. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles le discours que ces œuvres tiennent sur les rapports entre le Nord et le Sud reste marqué par une volonté de dénonciation. Fatou Diome, dans son roman *Celles qui attendent*, ironise sur les lois relatives aux reconduites des immigrants illégaux à la frontière en faisant parler à une vieille femme africaine, inquiète des conditions de vie de son fils. Celui-ci est parti clandestinement pour l'Europe. Chemin faisant, la romancière s'insurge contre ces discours où, visiblement, la classe politique française est visée : « Et s'ils n'y arrivent pas, tu crois que Sarkoussy va les renvoyer ? On dit qu'il a déjà renvoyé beaucoup des nôtres ! » (Fatou Diome, 2004. p.231). La romancière sénégalaise poursuit, dans le même roman, d'écorcher les noms de décideurs politiques au sujet de l'immigration. Ainsi, un émigré de retour en Afrique, qui se décide à demeurer dans sa terre natale, affirme son renoncement après une méditation rapportée sous forme de monologue intérieur :

Lamine qui avait maintenant des papiers en règle pour circuler en Europe mais n'imaginait plus quitter les siens, s'indignait : l'Europe ! La faim, le froid, le racisme, la solitude, les petits boulots, l'esclavage économique ! Les barbelés administratifs autour de la zone grasse Euro. Les antipathiques mâchoires carrées en uniforme, ces petits potentats des frontières qui vous traitent moins bien qu'un chien abandonné à la SPA. La peur au ventre devant les flics de Sarkoland, sommés de tenir les infâmes chiffres du ministère Briceric Nettoyeurs. Lamine fulminait ! Si les jeunes savaient vraiment ce qu'il avait vécu là-bas, affirmait-il, aucun d'eux ne partirait. Néanmoins, échaudé, il ne faisait plus rien pour les raisonner. Il savait d'avance que personne ne l'écouterait, car les jeunes n'embarqueraient pas faute d'informations : ils connaissaient chacun, personnellement, au moins l'un des nombreux fils du village qui avaient péri lors de ces périlleuses traversées. Et parmi ceux arrivés à destination par miracle, certains s'étaient retrouvés menottés et bredouilles, sur le tarmac de Dakar, vomis par un vol plein d' « amoureux d'Afrique » qui endurent sans protester, bien calés dans leur fauteuil, les cris de ses enfants. Non les jeunes n'ignoraient rien de ces périls, ils bravaient l'océan avec la claire conscience de ceux qui parient leur propre vie et trouvaient des phrases imparables pour bâillonner ceux qui tentaient de les retenir. « Je n'ai rien ! Que sais-tu de ma douleur ? Que me proposes-tu ? Pour avoir souvent reçu ces claques en pleine figure, Lamine ne risquait plus à jouer le frère averti.

Fatou Diome (2010, pp.316-317)

Pendant ce temps, les femmes réfléchissent et espèrent au retour des leurs qui leur apporteront l'aisance financière et l'amour qui leur manque tant. Arame, Bougna, Coumba et Daba sont celles qui attendent. Elles s'impatientent du retour de leurs fils ou leurs maris partis faire fortune et réussir en Europe. Lamine et Issa, les deux hommes laissent donc, dans leur île, leurs mères et épouses. Celles-ci se débrouillent avec le quotidien de la vie pendant que les premiers bravent les désillusions de l'immigration. Les hommes, partis tenter l'aventure européenne, sont eux-aussi mal lotis. « Tirailé entre deux rives, le destin de l'immigré l'inscrit toujours dans un double désir : ceux qu'il a laissés souhaitent le revoir ; ceux qu'il rencontre tentent de le garder. » (Fatou Diome, 2010. p.238). Ils se doivent de revenir en ayant réussi et ne peuvent donc rentrer chez eux sans argent, mais la vie sans papiers en Europe est plus pénible en réalité que dans les rêves des jeunes Africains. De ce point de vue, les romans d'Aminata Sow Fall et Fatou Diome sur l'immigration dévoilent et s'interrogent contre les lois et mesures démagogiques et tragiques adoptées, de part et d'autre de la Méditerranée, visant à limiter ou, tout simplement, à empêcher les départs de jeunes du Sud vers le Nord ou encore celles visant à réglementer ou à durcir les conditions d'accueil et de séjour de ces derniers dans les pays occidentaux. Dans *Le ventre de l'atlantique*, Fatou Diome analyse les politiques d'immigration et leurs conséquences dans l'existence des plus démunis. À

travers la douleur des mères qui attendent des fils dont elles ne savent ni le jour, ni les circonstances de retour, le désespoir des épouses délaissées est mis en exergue. Pour des besoins d'intégration dans le pays d'accueil, les migrants sont amenés à recourir à tous les moyens pour parvenir à leurs fins. Quand nous parlons d'immigration, nous évoquons souvent les difficultés auxquelles sont confrontés ceux qui partent. Les romancières Aminata Sow Fall et Fatou Diome situent donc leurs œuvres dans le contexte d'une Europe aux frontières extérieures régies par les accords de l'espace Schengen :

Que l'Europe, avec ses cyniques accords de partenariat, fasse de l'Afrique sa bétailière de réserve n'est pas acceptable ! Et même si, gouvernée par l'économie, la politique se soucie peu de morale, nul n'a le droit de considérer un peuple comme un cheptel exploité au bénéfice d'un autre. L'aide humanitaire ne rachètera jamais la conscience de l'Occident. Aider quelqu'un, c'est l'aider à ne plus avoir de besoin de vous. Entre un passé mal soldé et un présent abandonné aux illusionnistes, l'Afrique et l'Europe sont comme deux enfants devant un miroir déformant. Au lieu de se regarder et de se reconnaître pleinement, elles persistent dans leur jeu de dupes et comptent sur des reflets mensongers pour dessiner leur avenir commun.

Fatou Diome (2010. p. 241)

Les risques de la traversée, le mépris à l'arrivée, la lutte pour survivre sont autant de sujets sur lesquels l'on peut épiloguer. Mais l'on oublie parfois ceux qui restent. Arame, Bougna, Coumba et Daba font partie de celles qui attendent leurs proches partis en Europe. Ainsi, sur l'île de Niodior au Sénégal, ces femmes attendent qu'un fils, qu'un époux. De ce fait, la misère est constante dans ce village de pêcheurs. Pour réussir, nombreux sont ceux qui raisonnent qu'il faut partir de l'autre côté de l'Atlantique. Arame et Bougna, après avoir poussé leurs fils Lamine et Issa à s'en aller, regrettent avec amertume. Coumba et Daba, épouses d'absents, sont censées demeurer fidèles dans une case vide pour attendre. Au village de Niodior, chacun a son cadavre au placard mais s'empresse de montrer celui de l'autre du doigt. Entre commérages, départs, scandales et espoir, la vie à Niodior n'est pas un fleuve tranquille :

Les hommes partaient, revenaient ou non et ceux qui revenaient laissaient souvent derrière eux celui qu'on entendait le moins. Rivaux d'Europe restées fidèles à leur chambre vide, les femmes ne se contentaient pas de patienter, elles remplissaient la gamelle de petits de leur courage, tissaient les joies et les peines pour jeter un pont vers l'avenir, qu'elles souhaitaient radieux pour leurs enfants. Elles n'en voulaient même plus à leurs hommes, ensorcelés par le chant des sirènes, sachant bien qu'elles devaient leurs nuits froides et leur nostalgie au mot espoir inscrit sur l'horizon.

Fatou Diome (2010. p.327)

Il faut aussi tenir compte d'un certain opportunisme qui prend appui sur la rigidité des politiques européennes en matière d'immigration. En amont

comme en aval, en terre d'émigration ou dans la société d'accueil, la fermeture des frontières et les lois restrictives associées à la mobilité de part et d'autre de la Méditerranée entraînent l'émergence non seulement des passeurs pour contourner la rigidité administrative dans l'octroi des visas. Mais aussi, il y a d'escogriffes, employeurs, marabouts ou faiseurs de prodiges auxquels les migrants se réfèrent pour accroître leur chance de manière occulte. Ainsi, Fatou Diome, dans son roman *Celles qui attendent*, peint un personnage de cet acabit :

Opportuniste, raccordant son wagon au train de son époque, il n'exorcisait plus, ne soignait plus les envoûtés, n'allait plus au bois sacré pour interroger les ancêtres sur les récoltes à venir mais pour causer émigration aux esprits, accrochés à leur téléphone portable, qui lui indiquaient le jour où les pirogues devaient larguer les amarres.

Fatou Diome (2010. p.154)

Cependant, l'on passe, dans les œuvres de la nouvelle diaspora telles *Bleu-Blanc-Rouge* d'Alain Mabanckou, *Le Paradis du Nord* de Jean-Roger Essomba, à des personnages misérables qui tentent, dans la clandestinité, de gagner l'Europe à leur risque et péril. Les romans africains du voyage rapportent la permanence de ce sentiment d'exil. C'est, sans doute, l'une des raisons pour lesquelles le discours que ces œuvres de l'immigration tiennent sur les rapports entre le Nord et le Sud reste marqué par une volonté de dénonciation. En effet, les éléments de scission entre les précurseurs de l'écriture de l'immigration africaine en France et leurs émules actuels s'attachent, entre autres, à la volonté des premiers d'écrire une littérature engagée pour militer contre les injustices infligées aux Africains par la colonisation. Le territoire africain, sous la plume de ces écrivains engagés, est d'ailleurs évoqué en des termes enchanteurs, à travers, précisément, l'espace du village présenté comme un refuge sûr, un havre de paix contre les affres du système colonial. Cette représentation perd sa préséance dans les œuvres des écrivains de la « migritude » qui manifestent une réticence, voire une réserve à revendiquer leur africanité au profit d'une ouverture à l'universel. En histoire, il est démontré que lorsque l'Égypte pharaonique a été florissante, c'était le lieu de pèlerinage des Grecs qui ont profité pour s'appropriier les connaissances égyptiennes. Le même cas de figure s'est présenté au Moyen-Orient durant la période islamique où la majeure partie des ouvrages scientifiques grecs est né à cause des intellectuels d'autres nationalités. Donc, à chaque époque de l'histoire, les foyers les plus prospères de la planète ont attiré des hommes et le phénomène de l'immigration d'aujourd'hui est naturel, évident et logique. Faut-il parler de mobilité qui est un concept plus mélioratif dont les individus doivent profiter dans un contexte de mondialisation ou de nouvel « Ordre Economique mondial » (Aminata Sow Fall, 1998. p.16) où ils évoluent vers l'harmonisation du système ? Rompu par le rêve de partir, l'aspirant n'avertit parfois même pas ses parents. Il cache son ambition. Il n'a aucun viatique.

Nonobstant le manque dérisoire de moyens des candidats au voyage, ils veulent embarquer, même dans des pirogues d'infortune, sans sécurité pour des milliers de kilomètres afin de respirer l'air paradisiaque. C'est dans cette optique que Salie, aidée par l'instituteur Ndétare, met en garde Madické, Garouwalé et leurs autres compagnons sur les risques de débarquer en Europe « sans papiers, en kamikaze » (Fatou Diome, 2004. p.201), d'autant que, dans ces conditions, les pénalités juridiques et les réalités socio-économiques en terre d'immigration sont des plus atroces et hostiles. Mais cette discrimination a pris jour dès l'arrivée de l'Africain dans les aéroports du pays d'accueil. Dans ces lieux, il se voit harcelé et humilié. Face à cette situation, Salie n'a pas pu s'empêcher d'exprimer son désarroi en ces termes : « Ah, Zut ! J'y étais presque ! Je croyais que l'apartheid avait disparu » (Fatou Diome, 2004. p.234). Par ailleurs, ce racisme ressemble souvent à une sorte d'esclavage qui se manifeste par une exploitation du Noir sur le sol occidental. Celui-ci, trahi par la couleur de sa peau, devient victime des préjugés et ne peut passer inaperçu. C'est ainsi que Pius Ngandu Nkashama, dans *Vie et mœurs d'un primitif en Essonne - quatre-vingt-onze*, souligne que « si le Blanc en Afrique porte le poids d'une culture, d'une histoire, d'une pensée, l'Africain en Europe portera le poids d'une race, d'une densité biologique ». Dans *Le ventre de l'Atlantique*, l'auteure sénégalaise explique qu'en l'absence d'un lien de citoyenneté avec le pays dans lequel il évolue, l'Africain immigré vit une situation de vulnérabilité face aux discriminations et à l'exploitation dont il est l'objet. La romancière choisit le personnage Moussa en France, comme prétexte, pour mieux appréhender les masques de l'Occident. Victime de racisme, Moussa se voit trahi, humilié, maltraité et expatrié. A cause de la couleur de sa peau noire, il subit une succession de douloureuses épreuves. Ses coéquipiers blancs ne manquaient guère de le ridiculiser : « Hé ! Négro ! Tu ne sais pas faire une passe ou quoi ? Allez ! Passe le ballon, ce n'est pas une noix de coco » (Fatou Diome, 2004. p.114). Déstabilisé par cette discrimination, il ne parvient pas à assurer lors de la période d'adaptation qu'on lui avait accordée. En dehors de ces tracasseries sur le terrain, le jeune de Niodior était également confronté à des problèmes de papiers. Le plus souvent, l'interpellation « tes papiers » (Fatou Diome, 2004. p.112) est suivie de l'emprisonnement de l'immigré dans le « pays des Droits de l'Homme » (Fatou Diome, 2004. p.123), comme l'a vécu le jeune footballeur sénégalais. Ainsi, l'auteure dénonce l'humiliation de la race noire immigrée, marquée par la promiscuité « du cachot humide et nauséabond » (Fatou Diome, 2004. p.123). De même, dans le roman d'Aminata Sow Fall, la détention préventive d'Asta marque une rupture dans la vie de l'héroïne. Avec ses codétenus africains du « cachot » de l'aéroport de Paris, elle réfléchit sur les conséquences psychologiques et sociales d'un retour forcé au pays. Plusieurs parmi eux admettent désormais la nécessité de « monter quelque chose au pays » (Aminata Sow Fall, 1998. p.9), d'y travailler et d'y vivre dignement. Le projet *Naatangué* prend forme et vise à créer une coopérative agricole dès le retour. Une des opinions du discours social sur le voyage qui traverse l'œuvre pose ici la question en

amont. Les tenants de cette ligne de pensée expliquent l'étroite relation entre l'offre de perspectives de formation et de travail dans les pays africains et la fin, du moins la diminution substantielle des vagues migratoires vers l'Europe.

3. Les solutions

Les romanciers africains montrent que mieux vaut rester chez soi dignement que de prendre des risques dans des entreprises dangereuses. Cette transfiguration dans et par le désir du retour définitif au pays natal annonce aussi les promesses de changement sociologique à venir dans leur roman et clôt la réussite d'une des tendances du discours social sur le voyage. Mais, cette victoire des tenants de l'idéologie du retour au pays se réalise d'abord dans la langue, par sa possession, sa manipulation et, surtout, son contrôle. Si la tirade de Dianor dans *Douceurs du bercail*, qui suscite « l'hilarité générale » (Aminata Sow Fall, 1998. p.196), a tous les accents d'un plaidoyer, ces tours de cache-cache font du rapport à la langue l'enjeu et le théâtre ludique d'une redite de l'Histoire. Une nouvelle impulsion est nécessaire au niveau de la gouvernance et de l'optimisation de l'action publique afin d'offrir un environnement attractif aussi bien à la diaspora désirant revenir qu'aux Africains devant être convaincus de rester sur place. Cela implique, entre autres, des réformes institutionnelles pour promouvoir le financement et l'entrepreneuriat, l'investissement dans les infrastructures en partenariat avec le privé, la valorisation autant du mérite que de la compétence, la stabilité politique et la protection des droits et libertés. Cela suppose, aussi et surtout, la redéfinition du statut du citoyen et la réduction de l'emprise du social. Les gouvernements africains devraient s'ouvrir aux matières grises qui ne recherchent que la reconnaissance de meilleures conditions de travail. C'est la satisfaction des besoins fondamentaux qui transforme un peuple et le rend capable ensuite d'influencer le cours de l'histoire. Sans une éducation et une formation de qualité, faites de connaissances théoriques et pratiques, d'expériences et de valeurs diverses, les peuples africains restent un peu comme des hommes ordinaires qui se contentent de s'adapter à leur environnement immédiat pour leur auto-conservation. Un pays cesse d'être sous-développé quand il se donne, de façon conséquente et durable, les moyens théoriques et techniques de transformer le monde qui l'entoure, d'influer sur le cours de l'histoire, pour finalement repenser et refaire l'image qu'il a de lui-même et se reconfigurer pour les autres. C'est la raison pour laquelle Fatou Diome conscientise les Africains : « On nous endort à coups d'aide humanitaire ; se réveiller, c'est réaliser que l'Occident n'a pas intérêt à ce que l'Afrique se développe, car il perdrait alors son vivier de main d'œuvre facile » (Fatou Diome, 2004. p.240). Ainsi, l'absence ou l'insuffisance d'un processus significatif d'une exigence d'excellence et de courage de prendre son destin marque le sous-développement. A quelques exceptions près, les pays africains n'ont pas résolument et, de façon durable, engagé ce processus de façon remarquable ; pire, ils manifestent, aux yeux du monde, soit des signes de stagnation, soit

une grande et effrayante capacité de régression qui compromettent le peu d'acquis depuis les indépendances. La situation est telle que la mélancolie du temps du déshonneur prend le pas sur l'audace d'affronter les problèmes pour leur trouver des solutions qui ne se contentent pas de reproduire les modèles d'ailleurs. A ce propos, Edem Kodjo, dans son ouvrage *Et demain l'Afrique*, affirme :

Partout en Afrique la désillusion est réelle, au point que face aux énormes difficultés qui les accablent, oubliant les épreuves de la colonisation, d'aucuns s'interrogent : Jusqu'à quand durera l'indépendance ? Depuis 1960, le continent africain, en dépit de quelques bonnes performances initiales, s'est installé dans l'indigence, au point d'être considéré par tout le monde, y compris les Africains eux-mêmes, comme le continent de la pauvreté par excellence. Rien n'est plus éloquent que la misère dont l'Afrique et les Africains, par suite des déboires de l'indépendance, sont perçus par les autres peuples : continent pauvre, Etats précaires, peuples mendiants suscitant la pitié, naviguant entre dérision et la commisération. L'on nous traite de pauvres et de miséreux, oubliant que le continent, dont moins de dix pour cent du sol actuellement prospecté, apparaît comme l'une des régions les plus riches de la terre.

Kodjo Edem (1985, p.116)

L'essentiel des problèmes du continent se ramène donc à une incapacité chronique à produire par lui-même de la richesse, à gérer les richesses minières ; l'Afrique brille plus par la courbe hyperbolique vertigineuse d'un endettement insensé qui installe les Etats et les populations dans une tragique fragilité. Il appert que les Africains doivent rentrer car d'urgentes exigences les attendent. Ils reviendront pour que leurs entourages puissent bénéficier de leur savoir et avoir. Dans *Le Ventre de l'atlantique*, Monsieur Ndétare montre la voie du progrès à ces jeunes niodiorois, et par extension, à toute la jeunesse sénégalaise et africaine. Il affirme avec clarté :

Soyez prêts au départ, allez vers une meilleure existence, mais pas avec des valises, avec vos neurones ! Faites émigrer de vos têtes certaines habitudes bien ancrées qui vous chevillent à un mode de vie révolu.

Fatou Diome (2004.p.206)

Forts de cette conviction, les personnages romanesques, après le séjour en Europe, se sentent prêts à affronter la crise économique. Aminata Sow Fall comme Fatou Diome terminent sur des exemples de réussite au sein du pays d'origine. Asta Diop à son retour au Sénégal, s'organise en association avec d'autres gens de son terroir pour rentabiliser « dix hectares de terre » (Aminata Sow Fall, 1998. p.188). Ainsi, grâce à des démarches administratives, elle a pu s'octroyer ce terrain, et compte sur une volonté inébranlable pour réaliser son projet d'avenir. Elle confie à son amie Anne : « « La terre ne ment pas ». Je n'ai pas de moyens matériels, mais j'ai la foi, j'ai des idées, j'ai la volonté et j'ai l'espérance » (Aminata Sow Fall, 1998.

p.188). Le choix de l'auteure des *Douceurs du bercail* de se livrer des emprunts au wolof pour désigner le terrain d'Asta Diop n'est pas gratuit. Un retour aux sources est mis ici en évidence (Aminata Sow Fall, 1998. p.139). Il s'agit d'un recours à la langue locale qui symbolise, à bien des égards, un retour effectif. Anne, une Européenne, fait comprendre à ses compatriotes noirs la nécessité d'un retour aux sources : « Quand on perd son chemin, on retourne là d'où on est parti » (Aminata Sow Fall, 1998. p.139). En effet, ainsi que le définit l'auteure, « Naatangué » couvre les notions de bonheur, abondance, paix ». « Douceurs du bercail » se définit comme « un label de réconciliation avec soi [...], une griffe [...], un style » (Aminata Sow Fall, 1998. p.217). C'est aussi dans ce même sillage que s'inscrit l'objectif de Salie d'aider son frère « à forger un projet réalisable sur l'île » (Fatou Diome, 2004. p.244). Salie fait remarquer à Madické et aux autres éventuels candidats à l'aventure : « En Europe, mes frères, vous êtes d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers, et ça, ce n'est pas écrit dans la Constitution, mais certains le lisent sur notre peau » (Fatou Diome, 2004. p.202). Appuyée par Ndétare, elle a convaincu Madické que l'émigration n'est pas l'ultime recours. Ainsi, l'objectif des romancières n'est pas d'anéantir l'espoir de beaucoup de jeunes qui veulent voyager mais de les conscientiser. Elles s'inscrivent dans une perspective de mise au point d'édulcorer le mythe européen. C'est ainsi que Fatou Diome, par le truchement de Salie, souligne : « Aujourd'hui plus que jamais, la nécessité de franchise incombe aux immigrés, même à ceux d'entre eux qui sont nimbés de l'aura de la réussite. Il ne s'agit pas de dégoûter les nôtres de l'Occident, mais de leur révéler le dessus des cartes » (Fatou Diome, 2004.p.286). Toutefois, le pays d'origine, avec la crise mondiale sans précédent, présente des opportunités de réussite réalisable grâce à l'appui des autorités administratives. Aujourd'hui, l'immigration est, plus que jamais, sujette à cautions avec l'actuelle pandémie mondiale (le coronavirus19) où le mot d'ordre est le confinement. Autrement dit, c'est le retour au pays natal ou la fermeture systématique des frontières. Par conséquent, il consiste à faire en sorte que la lutte pour le développement commence d'abord au niveau de l'Afrique. A ce propos, Aminata Sow Fall soutient :

Aimons notre terre ; nous l'arroserons de notre sueur et la creuserons de toutes nos forces, avec courage. La lumière de notre espérance nous guidera, nous récolterons et bâtirons. Alors seulement nous pourrons emprunter les routes du ciel, de la terre et de l'eau sans être chassés comme des parias. Nous ne serons plus des voyageurs sans bagages. Nos mains calleuses en rencontreront d'autres en de chaudes poignées de respect et de dignité partagée...

Aminata Sow Fall, (1998.p.88)

L'Afrique regorge d'inestimables ressources originales. Sembène Ousmane termine *Le Dernier de l'Empire*, en posant des interrogations :

Pourquoi devons-nous nous rendre à Paris, à Moscou, à Berlin, à Londres, à Rome, à Bonn, à Washington, à Pékin, au Caire pour valoriser nos connaissances, ou y ramasser des miettes de savoir sorti des expériences des autres ? Est-ce que nous n'avons pas de passé ? D'expérience ? Allah n'est pas à la Mecque, pas plus que Jésus n'est pas à Rome !

Sembène Ousmane (2000, pp.209-210)

Toute la mission sacerdotale des romancières Aminata Sow Fall et Fatou Diome se concentre sur le souci majeur qui, seul, peut susciter l'éveil, les consciences et leur réveil. Elles cherchent à éduquer par l'exemple judicieusement choisi. Elles essaient de donner à voir pour laisser réfléchir afin de savoir pourquoi. Le célèbre anthropologue Cheikh Anta Diop écrit opportunément dans *Civilisation ou barbarie ?* :

L'Africain qui nous aura compris est celui qui, après la lecture de nos ouvrages, aura senti naître en lui un autre homme, animé d'une conscience historique, un vrai créateur, un Prométhée porteur d'une nouvelle civilisation et parfaitement conscient de ce que la terre entière doit à son génie ancestral dans tous les domaines de la science, de la culture et de la religion.

Cheikh Anta Diop (1981, p.16)

Aminata Sow Fall et Fatou Diome nous invitent au voyage à venir, longue odyssée de la vie et de la mort, long itinéraire de ce qui constitue la vraie vie. L'auteure Aminata Sow Fall, par le biais de son héroïne, écrit :

Pourquoi vouloir s'entêter à franchir des barrières interdites... quand je sortirai d'ici je serais plus à l'aise pour dire à mes frères, sœurs, parents et amis que l'eldorado n'est pas au bout de l'exode mais dans les entrailles de notre terre.

Aminata Sow Fall, (1998, p.87)

Conclusion

Au total, l'écriture de l'immigration contemporaine s'interroge sur la migration avec les lois et mesures démagogiques adoptées, de part et d'autre de la Méditerranée. Cela vise à limiter ou, tout simplement, à empêcher les départs de jeunes du Sud vers le Nord ou encore celles visant à régler, à durcir les conditions d'accueil et de séjour de ces derniers dans les pays du Nord. C'est à des voyageurs clandestins qu'Aminata Sow Fall et Fatou Diome consacrent leurs œuvres. Le clandestin est ainsi devenu un personnage quotidien, voire dépersonnalisé dans les écritures africaines de voyage. Les causes de la clandestinité en même temps que l'attitude du clandestin dans ses rapports sociaux sont restées permanentes. Toutefois, le cours de l'histoire africaine peut changer si les peuples noirs renouent avec leur tradition scientifique et technique qui est à l'origine des civilisations antiques. Cheikh Anta Diop affirme à ce propos :

Autant la technologie et la science modernes viennent d'Europe, autant dans l'Antiquité, le savoir universel coulait de la vallée du Nil vers le reste du monde et en particulier vers la Grèce, qui servira de maillon intermédiaire. Par conséquent, aucune pensée, aucune idéologie [...] n'est par essence étrangère à l'Afrique qui fut la terre de leur enfantement.

Cheikh Anta Diop (1981, p.12)

Quand l'Afrique retrouvera toute la capacité de penser, alors elle se remettra debout, libre et fière. Pour rentrer dans la disposition de nous-mêmes, nous avons le devoir de nous affirmer. Cela passe par la décision de nous assumer, de le refaire pour notre passé en le valorisant tout en s'appropriant le secret de la puissance occidentale. Toute la question de l'immigration clandestine se trouve à ce niveau. C'est dire en définitif que la migration clandestine tire son intérêt, son acuité et son actualité de ce paradigme.

Références bibliographiques

- Diome, F. (2005). *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Ed. Anne Carrière, 2004. Prix littéraire Preis.
- Diome, F. (2010). *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion.
- Diop, C. A. (1981). *Civilisation ou barbarie ? Anthropologie sans complaisance*, Paris, Présence Africaine.
- Diop, O. S. (1998). *Mirages de Paris*, Paris, N.E.L.
- Essomba, J-R. (1996). *Le Paradis du Nord*, Paris, Présence Africaine.
- Gatti, F. (2008). *Bilal sur la route des clandestins*, Paris, Editions Lionalevi.
- Fall, A. S. (1998). *Douceurs du bercail*, Abidjan, Nouvelles Éditions Ivoiriennes.
- Kodjo, E. (1985). *Et demain l'Afrique*, Paris, Stock.
- Laacher, S. (2007). *Le peuple des clandestins*, Paris, Calmann-Lévy.
- Loba, A. (1960). *Kocoumbo, l'étudiant noir*, Paris, Flammarion.
- Mabanckou, A. (1998). *Bleu-Blanc-Rouge*, Paris, Présence Africaine.
- Nkashama, P. N. (1987). *Vie et mœurs d'un primitif en Essonne - quatre-vingt-onze*, Paris, L'harmattan.
- Poiret, C. (1996). *Familles africaines en France*, Paris, C.I.E.M.I- L'Harmattan.
- Sembene, O. (2000). *Le Dernier de l'Empire*, Paris, L'Harmattan.
- Weil, Patrick. 1991. *La France et ses étrangers, L'aventure d'une politique d'immigration 1938- 1999*, Paris, Calmann-Lévy.